

Supplément au SOP n° 320, juillet-août 2007

LA NATURE DE L'ISLAM

Allocution du métropolite GEORGES (Khodr),
évêque du Mont-Liban, prononcée à l'occasion
de sa promotion au titre de docteur honoris causa

(Paris, Institut Saint-Serge, 22 juin 2007)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la
vie de l'Église orthodoxe en France
et dans le monde, et fournit une
réflexion sur l'actualité. Il n'est pas
responsable des opinions exprimées
dans son bulletin. L'ensemble
des textes qu'il publie peuvent être
cités avec l'indication de la source :
SOP. Par contre, aucun texte ne
peut être reproduit, de quelque
manière que ce soit, sans l'accord
explicite de la rédaction. Placé sous
les auspices de l'Assemblée des
évêques orthodoxes de France, ce
service est assuré par la Fraternité
orthodoxe en Europe occidentale.

Document 320.A

LA NATURE DE L'ISLAM

La théologie chrétienne a institué en son sein ce que l'on appelle, depuis quelques années, la théologie des religions, dont le but est une lecture chrétienne de ces religions, en raison d'une certaine présence divine en dehors du Sanctuaire. Cette théologie des religions semble constater en elles la présence de *logoi spermatikoi* [« semences du Verbe », *semences de vérité*], pour employer une terminologie forgée par saint Justin martyr au sujet de la philosophie antique, et même de la mythologie grecque.

Dans cet espace, l'islam occupe une place privilégiée, peut-être même plus que le judaïsme post-biblique, à cause de la place unique qu'y tient Jésus, place qui n'existe dans aucune autre sphère religieuse. J'entends par là que le Christ est nommé comme tel dans les sources islamiques, ce qui les introduit dans notre réflexion proprement chrétienne.

Jésus, un prophète vénéré et aimé

Jésus, en effet, figure dans le Coran comme un prophète vénéré et aimé, et il pénètre amoureuxment, dirais-je, le soufisme. Aussi, quelles que soient les divergences entre nous et l'islam – et elles sont immenses –, nous ne pouvons définir notre relation à l'islam à l'instar de celles que nous avons avec l'hindouisme ou le bouddhisme. Voilà pourquoi je vais essayer de vous présenter une lecture de cette religion non d'un point de vue socio-historique mais du point de vue de celui de notre foi en l'Évangile de Jésus-Christ.

Je connais les diverses lectures des orientalistes occidentaux, chrétiens et juifs, croyants ou incroyants. Je voudrais pourtant présenter la mienne, qui, comme toute autre lecture, est discutable. Je crois cependant qu'elle sera entreprise dans l'esprit de celui qui va à la recherche du « Christ qui dort dans la nuit des religions ».

Le thème sera donc traité fondamentalement dans une perspective ecclésiale. Il le fut déjà quelques décennies après l'apparition de l'islam, avec la polémique qu'entreprit saint Jean Damascène au VIII^e siècle de notre ère. Et cette confrontation première continuera pendant plusieurs siècles dans l'Empire byzantin et au Moyen Âge, à cause de l'influence qu'exerça Averroès sur la pensée de saint Thomas d'Aquin ; et elle n'a pas cessé jusque de nos jours. Et l'exégèse coranique se réfère constamment à la doctrine chrétienne pour lui opposer une attitude négative.

La blessure dans nos relations

Il faut toutefois noter que les grands commentaires du Coran furent rédigés dans un contexte de guerre entre les Byzantins et les Arabes. Le rapport entre ces deux religions fut donc longtemps conditionné par les armes. Avec l'avènement des Mongols

islamisés, des Turcs seljukides, des Mamelouks, des Ottomans, tous les pays orthodoxes sauf la Roumanie ont été dominés par l'islam, et en Serbie, en Bulgarie et en Grèce, l'indépendance ne fut acquise qu'au XIX^e siècle.

Aujourd'hui, l'inquiétude de l'Occident et aussi de certains pays musulmans comme le Maroc, la Turquie, l'Arabie Saoudite et le Liban à cause d'un certain islam se fait sentir plus vivement. Le terrorisme musulman a ébranlé une grande partie de l'humanité et l'a soumise à une peur de plus en plus intense. Voilà pourquoi beaucoup d'ouvrages en Europe paraissent sur l'islam. La blessure dans nos relations s'est aggravée il y a longtemps déjà avec les Croisades. Et Al Qua'ida appelle aujourd'hui encore Croisés les chrétiens.

À cette sensibilité déjà à vif est venu en effet s'ajouter le phénomène du colonialisme que le monde islamique a vécu comme la continuation des Croisades, les musulmans croyant encore aujourd'hui que les gouvernements occidentaux, qui se disent pourtant laïcs, sont chrétiens ; et ils réagissent à la civilisation occidentale comme si elle incarnait le christianisme. D'où le livre de Samuel Huntington *Le choc des civilisations*, titre qui, pour beaucoup de personnes, ne signifie rien, parce que l'opposition entre les civilisations ne se traduit pas par les armes, les guerres, au sens strict, étant entreprises par des pays.

Par ailleurs, le phénomène le plus tangible me semble être que les musulmans sont à l'heure actuelle un milliard 400 millions de fidèles. En 1935 – j'avais 12 ans – les manuels de géographie comptaient seulement 500 millions de musulmans dans le monde. En 70 ans, ils ont augmenté d'un milliard. Ce n'est pas seulement le fruit d'un accroissement démographique, mais aussi celui de la mission, surtout en Afrique.

Découvrir la théologie musulmane en vue du dialogue

Malgré tous ces facteurs, nous sommes confrontés à une pensée religieuse qui devient de plus en plus *salafi*, c'est-à-dire mue par une fidélité farouche au Coran et à la Tradition du Prophète. Cela n'implique pas que les rapports entre les chrétiens et les musulmans soient vécus avec la même tension dans toutes les contrées du monde. Souvent, comme au Proche-Orient et, jusqu'à ces dernières années, en Indonésie, ces rapports sont plutôt pacifiques.

Je ne m'attarderai donc plus davantage sur les relations existentielles, pour traiter plutôt de théologie musulmane, selon la méthode comparative, en essayant de découvrir avec vous la nature de l'islam, en vue d'un dialogue, entamé dès la seconde moitié du XX^e siècle, ici et là. Je laisse le chapitre de l'histoire moderne du dialogue auquel les chrétiens furent sensibles d'une manière particulière dans les quatre premiers siècles de l'hégire et qui était fondé sur une substance très riche des deux côtés, mais non fructueuse dans la période abbasside où ce dialogue fut très sérieux.

Je commencerai par diverger avec saint Jean de Damas qui affirme que l'islam était une secte chrétienne. Son dialogue imaginaire avec un sarrasin montre à l'évidence que saint Jean n'avait pas une connaissance suffisante de l'arabe pour lire le Coran, quoiqu'il fut un ami du calife Yazid. Son texte contient en effet des erreurs qui montrent clairement qu'il n'avait pas une véritable connaissance de l'arabe. Ses erreurs ont été vite dissipées par les théologiens qui lui ont succédé en Syrie et en Irak, et qui, eux, ont acquis une connaissance parfaite de l'islam.

Je ne ferai pas grand fonds non plus du savoir des orientalistes modernes à ce sujet. Les plus pertinents en la matière me semblent être les arabisants russes, qui se sont occupés de la thématique musulmane plus profondément que les Occidentaux. Certains de leurs ouvrages, si je me souviens bien, se trouvaient, il y a plus de cinquante ans, dans le bibliothèque de cet Institut.

Un monothéisme nettement arabe, ni juif, ni chrétien

L'islam perpétue le pèlerinage des Anciens arabes à La Mecque, qui a pour centre la Kaaba, temple cubique qui contient la pierre noire qui, elle, n'est pas mentionnée dans le Coran. La sourate 22, sourate du pèlerinage, donne des indications sur les rites pratiqués avant l'islam autour de ce temple bâti, selon la tradition, par Abraham. Je vous fais grâce de beaucoup de détails concernant certaines coutumes qui rappellent les traditions juives. Il y avait plusieurs Kaaba en Arabie. Mais il est important de noter que celle de La Mecque était un panthéon que je considère comme syncrétiste puisqu'il contenait une icône de la Théotokos, une sorte d'*hodigitria*, que le Prophète a personnellement protégée, et qui est restée longtemps après la destruction de toutes les idoles de ce panthéon.

Ce que je prétends, c'est qu'Allah y était considéré comme le plus grand dieu, un genre de Zeus ou de Jupiter. Contrairement à tous les exégètes musulmans, je dirai que l'expression *Allah Akbar* ne peut pas signifier, morphologiquement, autre chose que « Allah est le plus grand ». Allah comme dieu arabe est devenu le seul Dieu et, en partant de l'arabité culturelle, Muhammad retrouve le Dieu unique des juifs et des chrétiens.

Un autre élément de l'arabité de l'islam me paraît être le concept de *hanif* qui désigne celui qui n'associe aucune divinité mineure à Allah. Ce groupe des *hanifs* est mentionné dans plus d'une sourate et Abraham fut leur ancêtre. Nous avons donc un monothéisme nettement arabe qui n'est ni juif ni chrétien. Cela exclut le fait que le Coran soit un simple compendium des deux doctrines monothéistes qui l'ont précédé.

Le Coran et la Bible

Contrairement à ce qui a été affirmé ici ou là, je ne tiens pas l'islam pour une religion biblique quoiqu'il soit conforme par bien des côtés à l'Ancien Testament et par quelques côtés au Nouveau. L'islam est étranger à la notion d'histoire du salut et, plus particulièrement, opposé à la notion même du salut dévoilé sur la Croix, tout en étant fasciné par le visage humain de Jésus de Nazareth dans ses textes fondateurs et, plus tard, chez les soufis qui ont parlé du « prophète galiléen » avec des accents d'amour fulgurant. Pourtant l'islam reste étranger à la notion de médiateur entre Dieu et l'homme. Il y a une réconciliation personnelle entre l'homme et Dieu. Il y a une réponse du pénitent à la clémence divine sans aucune connotation avec le concept de rédemption.

La personne qui fut, dans la révélation coranique même, l'objet d'un amour fou fut Marie, la seule femme nommée dans le Coran, supérieure à toutes les femmes du monde, incontestablement vierge et sans tache, elle et son Fils. Deux sourates, la 3^e et la 19^e, parlent d'elle avec des accents d'amour beaucoup plus intenses que ce que vous pourriez trouver dans l'Évangile selon Luc. Il reste, malgré cela, qu'aucun des

grands ni des petits prophètes à qui sont attribués seize livres de l'Ancien Testament n'est mentionné dans le Coran. Ce livre ne se situe pas dans la lignée de la révélation hébraïque ou néotestamentaire.

Cependant, certains personnages bibliques antérieurs à l'islam sont mentionnés dans le Coran : Jésus et Marie, Zacharie, père de saint Jean Baptiste, et Jean-Baptiste lui-même, Idris [= *Hénok (Gn 5,18)*] parfois assimilé à Hermès Trismégiste, Noé, Abraham, Joseph, Moïse, Saül, Salomon, Élie, Jonas, Job, ainsi que des personnages non bibliques : Luqman, Houd, Çaiħ et Chou'aïb, qui sont des prophètes arabes. Il nous faut donc chercher les fondements proprement arabes de cette religion.

Une religion de l'absolu, en dehors du temps

S'il n'est pas biblique, le Coran ressortit néanmoins à la prophétie : c'est l'annonce de la volonté de Dieu face au paganisme arabe, dans ces sentences éparses collectées dans 114 sourates. Nous ne connaissons jamais d'une manière certaine l'histoire de la descente de ces versets sur le prophète de l'islam, la pensée islamique dans son ensemble n'étant pas sensible à la réalité de l'histoire, peut-être à cause de la transcendance absolue de Dieu. Cette indépendance par rapport au temps est peut-être due en partie au fait que le Coran est contenu dans la Table gardée qui est conservée chez Dieu de toute éternité et qui a été dictée à Muhammad selon les circonstances de sa vie personnelle.

Cependant, l'islam connaît une controverse au sujet de la création et de la non-création du Livre sacré. Le musulman, hormis quelques tentatives d'analyse chez certains auteurs surtout maghrébins, ne se pose pas la question de la relation entre l'éternité et l'histoire. Comment la langue même de Dieu, que nous ne connaissons qu'à partir du VI^e siècle avec la poésie anté-islamique et qui a été formée selon l'évolution du sémitique commun, était en Dieu ? Cela suppose une réflexion sur le rapport entre l'éternel et le temps.

Mais toute cette réflexion est inexistante dans l'islam, ce qui me pousse à affirmer qu'il est une religion de l'absolu, se situant en dehors du temps, et cela exclut, par le fait même, son caractère biblique sans exclure pour autant son prophétisme qui se dévoile en dehors du temps, en Arabie, sans pourtant en dépendre quoique les chercheurs connaissent parfaitement le lien entre la culture de ce pays et la Parole révélée.

Muhammad ne prétend apporter rien de nouveau

Il faut pourtant préciser que si Muhammad se déclare sceau des prophètes et l'ultime d'entre eux, cela ne veut point dire qu'il est le fruit d'une évolution, car le sens de sa destinée est conçu en dehors d'une continuité historique, et sans aucune référence à une « plénitude du temps » selon l'expression paulinienne. Dieu n'a transmis qu'un seul message depuis Adam, message qui a été dit par Abraham, Moïse, Jésus et par les personnages non bibliques que j'ai mentionnés tout à l'heure. Muhammad ne prétend apporter rien de nouveau quoiqu'il y ait des nouveautés dans le Coran.

La religion, depuis le commencement de l'humanité, est une, et c'est l'islam ; et, à aucun moment, celui-ci ne désigne la communauté muhammadienne. Les

commentateurs, les écrivains de tous bords à l'heure actuelle affirment farouchement que la religion est une, fût-elle appelée judaïsme ou christianisme, et ils ajoutent que les règles ou les prescriptions canoniques sont diverses. Cela n'a pourtant pas empêché les savants de polémiquer avec les monothéismes précédents.

Dans le Livre saint de l'islam on trouve la notion de nation, qui traduit le mot *Ecclesia*, sans pourtant la croyance à une structure d'Église ; les défenseurs actuels de l'islam sont fiers de parler de la complète égalité des fidèles, dans le sens d'une absence totale de hiérarchie. Ils n'admettent pas, théoriquement, le concept de sacerdoce ministériel, bien qu'en fait certains ulémas appelés *muftis* apportent des solutions à telle ou telle question canonique, solutions qui sont reçues par les fidèles. Par ailleurs, il est évident que les mollahs iraniens jouissent d'un pouvoir liant la conscience beaucoup plus que celui que possède un père spirituel dans l'Orient chrétien.

Mais pour caractériser d'une manière plus précise l'unité du prophétisme, sachez que les sourates sont réparties en sourates mecquoises, révélées à La Mecque au début de la mission de Muhammad, et sourates médinoises, inspirées après l'hégire à Yathreb, devenue plus tard Médina, c'est-à-dire la Cité du Prophète. C'est une répartition faite, dit-on, par le Prophète lui-même et reçue par les savants musulmans, mais elle nous est utile pour notre sujet. Les sourates mecquoises sont totalement identiques à ce que l'on trouve dans la Bible et à l'enseignement des Pères ascètes. L'analyse qui montre à l'évidence que des emprunts à ces sources furent faits n'est guère reçue par les fidèles de l'islam.

Un « prophétisme arabe »

Cependant, celui qui compare lesdits textes d'un œil critique, sans y adhérer par la foi, avec la révélation coranique, constate manifestement des parallèles avec le texte biblique et les apocryphes chrétiens. L'emprunt aux apocryphes est tellement évident que vous pouvez placer d'une manière synoptique des textes coraniques et des textes apocryphes chrétiens. Le contenu coranique est beaucoup plus qu'une ressemblance.

Il reste que ce qui est également évident, c'est que le prophète arabe n'avait aucun accès au grec ou au syriaque, mais qu'il devait être doué d'une mémoire prodigieuse. À l'époque, un certain nombre d'arabes pouvaient réciter des poèmes mémorisés avec une facilité étonnante. Par ailleurs, la tradition parle d'un contact certain entre le Prophète et Waraka ben Nauphal, ce judéo-chrétien cousin de Khadīdja, la première épouse du Prophète. La tradition dit clairement qu'à la mort de Waraka, « la révélation a cessé ». Elle fut reçue de nouveau plus tard.

Mais j'oserais dire qu'au début de sa mission, Muhammad n'avait pas conscience d'apporter lui-même une autre religion révélée. Il ne voulait pas dans des récits purement moraux ou ascétiques s'écarter du judaïsme et du christianisme. S'il m'est permis de parler de l'intelligence qu'il avait de l'enseignement qu'il prodiguait, je dirais qu'il se considérait comme un apôtre de l'unique et éternelle Parole de Dieu. D'ailleurs le mot *mousslim*, traduit en français par « musulman », lui permettait de croire qu'il était un apôtre de ce même Dieu dont la grâce a fait d'Abraham, de Moïse et de Jésus des « nabis », des prophètes. Dans cette période, il n'était pas encore un réformateur mais un jeune homme semblable aux membres des mouvements de renouveau orthodoxe et qui n'aspirait pas à fonder une communauté indépendante.

C'était donc un prophétisme arabe porté par un homme non hébreu. Il se qualifie lui-même de *oummi*, ce qui a été faussement traduit par « analphabète » – ce sens existe en arabe, mais, si vous lisez tous les versets où ce mot est employé, il signifie indubitablement « celui qui appartient à une nation qui n'a pas reçu l'Écriture », c'est-à-dire un *goï*.

Le Coran et la Trinité

Passons maintenant à la doctrine dogmatique du Coran et abordons d'abord la Trinité, attribuée à une communauté qu'il appelle les *Naçara*, ce qui a une consonance avec nazaréen ou nazoréen. C'est un terme dont les chrétiens arabes n'ont jamais usé. Ils se disaient chrétiens comme les a appelés le livre des Actes, ce qui est traduit en arabe par *massih'in*, du mot Messie qui est le seul vocable arabe pour dire *Christos*. Je prétends que le mot *Naçara* a été appliqué aux chrétiens dès la conquête arabe entreprise en Syrie quatre ans après la mort du Prophète. Dans le texte il pouvait désigner les judéo-chrétiens, certains faisaient partie de la tribu de Hachem à laquelle appartenait le Prophète.

En effet, le Prophète ne pouvait pas connaître l'Église puisque nous savons qu'aucune église n'était construite au Hijaz, la région où le Prophète avait vécu. Dans ses pérégrinations en Syrie, il n'est jamais arrivé qu'aux environs de Damas, mais guère dans la ville même où il aurait pu prendre contact avec des chrétiens. Il a reçu une fois, il est vrai, une délégation de jacobites du Yémen, mais le Coran qui rapporte la chose ne fait pas mention d'une discussion sur la Trinité. Je prétends donc qu'il n'a jamais reçu un enseignement plus ou moins relatif à la Trinité. Mais examinons les textes.

Commençons d'abord par la fameuse sourate 112 :

« Dis : « Allah est Un
Allah le seul
Il n'engendre pas et n'est pas engendré
Il n'y a personne qui lui soit égal ». »

Louis Massignon pense que c'est la première définition par voie négative de la transcendance de l'unité divine, c'est-à-dire de l'essence divine considérée *ad extra*. Je crois, pour ma part, que ce que Dieu nie dans son engendrement, comme il l'affirme dans deux endroits ailleurs, ce sont des filles ou des djinns.

C'est le nombre trois qui fait problème. Il semble que le Coran s'oppose au trithéisme. Dans la sourate 5 il fait allusion à deux divinités en-dessous d'Allah. Dans la sourate 4 il dit :

« Ne dites pas trois, cessez de le faire après avoir annoncé ceci :
“Le Messie, Jésus, fils de Marie est l'apôtre d'Allah, sa Parole qu'il
a jetée en Marie,
un Esprit émanant de lui”. »

Or Parole et Esprit me semblent être des termes qui vont au-delà d'une stricte humanité de Jésus. Mais ces attributs n'ont jamais été sérieusement explicités.

La critique musulmane de la Trinité fait souvent appel à ce verset : « En vérité, ils sont impies ceux qui ont dit : “Allah est le Messie, fils de Marie”. » Or, il est manifeste

qu'une telle parole n'a jamais été dite par les chrétiens. Le Messie n'est pas un prédicat d'Allah.

Ailleurs, Dieu dit à Jésus :

« Ô Jésus, fils de Marie, est-ce toi qui as dit aux hommes : "Prenez-moi et ma mère pour deux divinités en dessous d'Allah" ? »

L'exégète Jalalain entend l'expression « Allah troisième de trois » (5, 77) comme désignant le troisième de trois dieux, ce troisième étant l'un d'entre eux, de telle sorte que les deux autres dieux sont Jésus (dans la chair il s'entend) et sa mère. Un autre grand exégète, Baydawi, dit la même chose.

L'étude des textes, telle que je viens de la faire, m'amène à conclure que le Coran pris seul ne me semble pas anti-trinitaire.

Le « scandale de la Croix »

Je ne traiterai pas longuement de la christologie coranique. Je n'insisterai que sur la mort et l'Ascension du Seigneur. On lit à ce propos dans la sourate 4, 156 ce qui suit :

« Les juifs ne l'ont ni tué, ni crucifié mais cela leur est apparu ainsi » (eux-mêmes sont dans le doute à ce sujet).

Cette affirmation semble être un écho de l'enseignement des Docètes qui réduisaient la chair du Christ à une apparence, à un phantasme et avaient tendance, aux II^e et III^e siècles, à nier que Jésus ait été réellement mort, ou à croire à une substitution de personne. Une littérature musulmane abondante, aussi bien médiévale que contemporaine, parle d'un sosie, ou d'un double, qui aurait été substitué à Jésus.

Saint Ignace d'Antioche dans sa *Lettre aux Smyrniotes* parle d'infidèles qui disent que le Christ a subi sa passion en apparence seulement.

Saint Irénée de Lyon dans son traité *Contre les hérésies* parle de Basilide, un gnostique de son temps qui aurait enseigné que le Christ n'a pas souffert mais que Syméon de Cyrène aurait été contraint de porter la croix et que, devenu Jésus en apparence, il aurait été crucifié à sa place.

Or Dieu dit à Jésus : « Je vais te rappeler à moi ». Il n'est pas clair dans le texte si cette ascension est liée à une mort du Seigneur à la fin du cours de sa vie terrestre. Mais il est dit de Jésus

« Que le salut soit sur moi
le jour où je naquis,
le jour où je mourrai,
le jour où je serai ressuscité. »

Malgré la négation de cette mort, un ou deux grands exégètes au Moyen Âge n'ont pas nié la mort physique du Seigneur et certains penseurs actuels, dont des poètes, expliquent symboliquement le texte, en disant que les juifs n'ont pas mis fin à sa mission. Le paradoxe coranique est qu'il y a une ascension, ou une assomption de Jésus ou que Jésus reviendrait du ciel pour mourir.

Il reste que plus d'un milliard d'hommes croient que Jésus a pu être maltraité par les Romains, mais qu'il n'a pas été crucifié. La différence fondamentale entre nous et eux reste le « scandale de la Croix », ce qui rend donc les musulmans étrangers à l'essentiel du message évangélique.

Le jugement dernier et la rétribution finale

Il me reste à vous parler d'une partie de la dogmatique qui est l'eschatologie, parce qu'elle complète notre connaissance de la nature de l'islam. Je veux parler de l'eschatologie seulement en ce qu'elle a de spécifique, c'est-à-dire de la croyance au jugement dernier et à la rétribution finale qui le suit, selon ce que dit la sourate 80 :

« Ce jour-là, des visages seront rayonnants,
souriants et joyeux ;
tandis que d'autres, ce jour-là, seront couverts de poussière,
recouverts de ténèbres.
Ceux-là sont les incroyants, les perdants. »

Nous sommes destinés soit aux récompenses soit aux châtiments. Tout cela est un retour à Dieu. Le jour du jugement, les hommes seront appelés à la rencontre suprême. Il y a des passages qui ressemblent aux affirmations bibliques : « Alors on sonnera encore de la trompette... la terre brillera de la lumière de son Seigneur... le livre sera ouvert... Ceux qui n'auront pas cru seront poussés en groupes vers la Géhenne (39, 67-71).

Je ne m'appesantirai pas davantage sur le jour du jugement. Beaucoup de ses éléments appartiennent à la tradition chrétienne. Après le jugement, il y a une survie en enfer ou au paradis. Dieu est clément et redoutable.

La Géhenne

La Géhenne est particulièrement destinée à ceux qui ne croient pas. Mais elle est aussi le lieu où va tout croyant endurci qui s'oppose au bien ; mais le texte insiste sur le fait que sera châtié le transgresseur qui placerait à côté d'Allah une autre divinité (50, 23-25). On subit en enfer le tourment des flammes ou de la calcination. Il est évident que les damnés seront brûlés sans être jamais consumés. On trouve cependant dans la tradition l'idée que les peines de l'enfer prendront fin par la volonté d'Allah.

La face des damnés sera enveloppée de flammes. Cependant leurs visages seront enténébrés, couverts de lambeaux de la nuit ténébreuse (10:28). On trouve beaucoup des traits de l'enfer musulman chez saint Ephrem le Syrien. On pourrait peut-être dire que la description du feu éternel et de ce qu'il contient est liée à la pensée syriaque, qui a nourri l'Orient à partir du IV^e siècle.

Le paradis musulman

Le paradis, par contre, est décrit comme des jardins ombragés d'arbres fruitiers, arrosés de fleuves d'eaux abondantes. Cela se trouve dans la méditation syriaque aussi et presque littéralement dans l'office des funérailles dans le rite byzantin. Si chez nous cela semble symbolique à cause des déserts de l'Orient, en islam nous avons à faire à des bienfaits matériels comme à des bénédictions d'ordre spirituel.

Tout cela est baigné de joie. Le bonheur futur est lié à l'idée d'un jardin : le paradis est ainsi représenté comme une oasis dans les déserts d'Arabie. Jardin de délices,

demeure de la paix, séjour de ceux qui sont pieux, jardin de l'éternité où l'on ne goûte point la mort, satisfaction de ceux qui ont recherché la face du Seigneur.

La récompense dans ce lieu est l'immortalité, la paix et le salut. Il y a aussi le miel, le lait et le vin. Parmi eux circulent des éphèbes immortels que tu vois comme des perles dans leurs coquilles, des houris vierges, aimantes, de perpétuelle jeunesse, des houris bonnes et belles, semblables au rubis et au corail, des houris cloîtrées dans des pavillons, et j'en passe.

Le ciel : la demeure de Dieu seul

Il y a donc un plaisir des sens et, pour l'immense majorité des exégètes, cela n'est point symbolique. Et nulle part il n'est question de voir la Face de Dieu ou de participer aux énergies créées. Il n'y a pas de différence substantielle entre la nature de l'homme ici-bas et sa nature dans l'éternité. Car l'islam ignore la notion de corps glorieux. C'est la différence essentielle, je crois, entre le paradis musulman et le ciel chrétien. L'islam consacre le mot ciel à la demeure de Dieu seul. Dieu ne partage pas sa propre gloire avec l'être créé. Dieu n'habite jamais l'être humain. Un théologien musulman me disait que l'incarnation du Verbe est impossible, parce qu'elle est panthéisme. Il n'était manifestement pas éclairé sur la définition du dogme de Chalcedoine au sujet de la relation des deux natures du Christ.

Je laisse de côté la morale islamique qui, sur divers points, comme la justice, la miséricorde divine, l'interdiction du meurtre et de l'adultère est semblable grosso modo à nos valeurs sauf pour l'essentiel, c'est-à-dire le devoir de l'amour inconditionnel du prochain qui reste pourtant l'objet de la sollicitude du musulman, et un aspect très souligné de cette sollicitude étant le pauvre. Une prescription formelle de l'aide aux démunis étant la *zakat*, c'est-à-dire une partie du capital qui a grossi avec le gain et qui est due au Trésor de la communauté chaque année.

Le djihad

Je clos ici la partie dogmatique. Reste la charia, la loi religieuse, et le *fiqh* qui, en principe, s'inspire d'elle et qui définit la conduite dans les diverses situations de la vie, qui précise le droit dans toutes ses branches, les règles d'hygiène et du savoir-vivre. Les orientalistes, à cause du *fiqh*, se sont demandé si l'islam était légaliste. Je répondrai à cela en disant que si vous cherchez à le savoir vraiment, relisez le livre du Lévitique. Ce livre et l'islam vécu, selon le *fiqh*, demeurent vraiment semblables.

Néanmoins, je ne saurais omettre de vous parler rapidement du djihad, que vos langues ont traduit par « guerre sainte ». Le djihad est l'effort ou l'exploit entrepris pour Dieu. Le grand djihad, le plus profond, est un effort d'ascèse et de purification, et c'est dans cet état que le musulman propose à une cité incroyante d'embrasser l'islam. Si elle refuse, il essaie de la conquérir. Une fois conquise, les polythéistes sont, théoriquement, massacrés. Les gens du Livre, c'est-à-dire les juifs et les chrétiens, ne sont pas inquiétés, car tuer les individus auxquels Dieu parle constitue un péché très grave.

Il reste cependant le devoir de tuer les païens dits associationnistes. Cela s'applique-t-il à ceux qui ont lutté contre le Prophète ? Une lecture historique qui dépasse la littéralité de la prescription est-elle possible ? Mais il y a un maintien de la paix pendant des siècles, jusqu'à ce que l'humanité embrasse l'islam.

« Il n'y a pas d'apostasie en islam »

Cette tolérance est illustrée notamment par deux textes. Le premier est celui-ci.

« Certes, ceux qui croient, et les juifs, et les chrétiens et les Sabéens, et quiconque croit en Dieu et au Jour dernier, et qui aura fait le bien, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur. La crainte ne descendra pas sur eux et ils ne seront pas affligés » (2,59 ; 5,73).

Le second texte me semble plus éloquent : « Si Dieu avait voulu, il aurait fait de vous un seul peuple. »

Comme vous le voyez, il y a le fait de la guerre dite sainte, mais il n'y a pas violence après la pacification, et elle peut demeurer des siècles, la règle étant qu'il n'y a pas coercition dans la religion. Ce verset est cependant considéré comme abrogé par celui-ci : « Après les mois de trêve, tue les polythéistes. » L'islam admet, en effet, que Dieu peut abroger un verset révélé durant les 21 ans qu'a duré la révélation. Il est donc des versets abrogés et des versets abrogeants.

Il reste une tolérance parfaite cependant dans ce verset : « Vous avez votre religion et j'ai la mienne » ; et dans celui-ci : « Qu'apostasie celui qui apostasie et que croit celui qui croit. »

Malgré ces textes d'applications variées au fil de la révélation, la tradition introduite par le premier calife, Abou Bakr, dit nettement : « Il n'y a pas d'apostasie en islam », c'est-à-dire qu'une fois qu'on l'a embrassé, on est coupable de le quitter. Et l'apostat est, normalement, châtié.

Peut-être vous êtes-vous demandés pourquoi le choix d'un tel sujet qui, s'il ne relève pas directement de la théologie, s'inscrit tout de même dans l'histoire de l'Église. Il est plus qu'évident qu'on ne peut rien comprendre à l'islam si l'on ne connaît pas les divisions qui ont séparé les chrétiens à partir de Nicée.

Je pense que la déficience fondamentale des exégètes musulmans est qu'ils ne se réfèrent jamais à la réflexion des chrétiens orthodoxes, ou non orthodoxes, qui ont précédé la révélation coranique, comme ils ignorent complètement la littérature apocryphe. Mais cet effort d'intelligence reste encore impossible à cause de l'absence de l'humain dans la parole de Dieu.

« Je cherche les traces du Christ partout : un livre plein d'amour pour Jésus ne peut être ignoré »

Pour saisir vraiment l'esprit de l'islam je dirais que sa divergence d'avec nous s'éprouve au quotidien. Pourtant, sur le plan de la conduite, nous avons des livres semblables. Mais, en islam, ce qui domine, c'est l'aspect légal de la conduite. Je ne dirais pas à cause de cela que l'islam, même sunnite, soit de par lui-même légaliste. Beaucoup d'orthodoxes ne le sont-ils pas, eux aussi ? Il est certainement plus facile de se placer dans la cage des prescriptions coraniques que d'appeler le souffle divin. De ce fonds commun, on va aussi plus facilement au dialogue qu'à la confrontation parfois violente. Or, il s'est passé un phénomène qui dépend de plusieurs facteurs qu'il serait fastidieux de vous exposer ici.

Cependant, permettez-moi de partager avec vous une bribe de conversation qui eut lieu en automne 1941, quand nous nous préparions à fonder le Mouvement de la jeunesse orthodoxe. Un ami, me rendant visite dans ma chambre d'étudiant, vit sur ma table de travail un Coran. Il me dit : mais pourquoi le lisez-vous ? Ma réponse fut celle-ci : je cherche les traces du Christ partout. Si, dans une certaine mesure, nous pouvons ignorer l'hindouisme ou le bouddhisme, un livre plein d'amour pour Jésus et proche de nous par une grande partie de son enseignement ne peut être ignoré.

Je comprends la mémoire historique des pays orthodoxes qui furent occupés par des puissances musulmanes, ce qui fut pour eux une grande épreuve ; chez nous, l'islam est tellement présent qu'il nous faut d'abord comprendre ce qu'il est et vous faire part de notre compréhension de ses textes fondateurs et peut-être de toute la réflexion musulmane jusqu'à nos jours. La chose n'est pas exclusivement d'ordre académique, ce que vos arabisants connaissent.

Quant à nous, nous partageons les souffrances de ce peuple et nous vivons ensemble l'expérience de la vie quotidienne dans les douleurs communes. Voilà pourquoi, pour revenir à la conversation tenue avec mon ami il y a soixante-six ans, mon attention à l'islam comme promesse d'un échange intellectuel et spirituel pouvait constituer un élément de notre renouveau orthodoxe.

Une sensibilité arabe commune

Par ailleurs, vous pouvez vous rappeler le fait que le Coran a été rédigé dans le style le plus beau, toutes périodes littéraires confondues, et que les chrétiens ne peuvent pas le contourner s'ils doivent s'adresser à leur auditoire, notamment à l'église, dans un arabe impeccable. La langue est chez nous un des instruments du message. Il nous arrive parfois, entre chrétiens, de discuter nos préférences stylistiques en référence au texte coranique. L'arabité culturelle existe. Si vous n'y êtes pas un maître votre discours relèvera de la langue populaire et ne passera pas.

Il y a une sensibilité arabe commune. Elle vient fondamentalement de l'islam, et l'islam reste manifestement aussi un phénomène linguistique, et c'est en relation à la langue que le témoignage trouve sa pertinence la plus forte. Dans ce contexte, l'Église d'Antioche, qui est uniquement constituée d'Arabes, est plus particulièrement à même de transmettre le message de l'Évangile aux musulmans. Il y a déjà un dialogue réel, du simple fait de notre vie en commun.

« Nous pouvons parler d'un pré-dialogue »

Le dialogue de l'amour s'est-il transformé en un dialogue théologique ? Quelques rares échanges ont eu lieu. Des centres universitaires l'entretiennent pourtant, et notre université de Balamand par exemple, qui dépend du patriarcat et où un centre d'études islamo-chrétiennes est dirigé par un prêtre islamologue qui a été formé à Saint-Serge. Cependant une certaine osmose s'inscrit dans nos rencontres. Au Liban, le mot amour est employé par des écrivains, des orateurs politiques très couramment. Les fêtes des deux religions font la joie de tout le monde.

Mais si le dialogue intellectuel n'a pas pris les dimensions que nous espérons, le message chrétien passe par beaucoup de canaux, dont la presse quotidienne. Nous pouvons au moins parler d'un pré-dialogue qui consiste pour chaque partie à exposer ses croyances et à interroger l'autre partie sur les siennes. Il s'établit ainsi une

intelligence réciproque des doctrines. Cela constitue un phénomène inexistant il y a cinq ou six ans encore, les musulmans ayant compris qu'il fallait puiser leur connaissance du christianisme non seulement dans le Coran, mais aussi dans les écrits chrétiens. Il faut comprendre l'autre comme il se comprend lui-même.

L'évêque orthodoxe qui vient de s'adresser à vous ne l'a pas fait seulement comme un chercheur en islamologie, mais comme le pasteur de toute la population d'un territoire, dans le langage de ce territoire, en se basant sur l'unique fondement, c'est-à-dire, comme l'a dit l'Apôtre, sur le Christ. À Lui soit la gloire avec le Père et l'Esprit.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Antoine NIVIÈRE, Jean-Claude POLET
et Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	38,00 €	70,00 €
Europe + TOM	42,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
